PRÉFECTURE DE LA BAIE D'HUDSON

Au pays des Esquimaux : Récit de voyage.

On me demande de raconter mes impressions du voyage fait au pays des Esquimaux, au cours de l'été, sur le « Thérèse », propriété de Mgr TURQUETIL, *O. M. I.*, préfet apostolique de Chesterfield Inlet.

Volontiers, je me rends à cette invitation, voulant par là donner une nouvelle preuve de l'intérêt que je porte à ces missions pénibles, s'il en fut jamais.

Toutes ces randonnées, bien qu'elles aient des détails particuliers, se ressemblent dans les grandes lignes. En décrire une, c'est décrire toutes les autres. Aussi, me contenterai-je de faire le récit de notre voyage de Chesterfield Inlet à l'Ile de Southampton, au nord de la baie d'Hudson.

Le 30 juillet dernier, Mgr TURQUETIL, le Père CLABAUT, un gendarme de la police montée, trois esquimaux et votre humble serviteur, en charge et en titre d'ingénieur, prirent part à ce voyage.

Tout d'abord, visitons et admirons ce charmant petit bateau de quarante-deux pieds de longueur sur douze et demie de largeur. Peint à neuf, ayant à son unique mât le drapeau « Fleurdelisé », dénommé le drapeau de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, il se berce sur ses ancres en attendant le moment du départ. Profitons-en pour le visiter. Ayant soulevé la trappe, nous descendons par une petite échelle dans son unique cabine ; tout est là : cuisine, réfectoire, deux lits et le fameux moteur « Hall Scott », dont j'aurai la charge. Ce qui me fait agréablement plaisir, c'est de voir en place d'honneur une belle statue de Notre-Dame du Cap, un bas-relief de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et un médaillon de saint Christophe. Avec de tels protecteurs, le voyage ne peut manquer de se faire sans encombre !

A l'arrière-plan, se trouvent un poêle à essence, la batterie de cuisine, le garde-manger. C'est là que nous vivrons la majeure partie du voyage, étant donné que la grosse mer ne nous permettra pas souvent de nous installer sur le pont.

Dès quatre heures du matin donc, au jour fixé, après que Monseigneur et le P. CLABAUT eurent célébré la sainte Messe, et que, tous trois, nous eûmes récité les prières de l'Itinéraire, nous nous rendîmes au rivage, accompagnés des PP. DUCHARME et RIO et du Fr. VOLANT.

A peine l'ancre est-elle levée que déjà le moteur ronfle comme un moine et que le « Thérèse » commence son long voyage. Au large, nous ne nous lassons pas d'admirer le panorama qu'offre, sous l'effet du soleil levant, le poste de Chesterfield, fondé par Mgr TURQUETIL en 1912. Au fond de la baie, de gauche à droite, se dessinent le poste de la Baie d'Hudson et ses dépendances, la Mission catholique avec sa chapelle surmontée d'un fier petit clocher, l'hôpital en voie de construction et qui sera de beaucoup le plus bel édifice de la région, la maison du docteur de la Compagnie, les baraques de la Police montée et enfin un poste de radiographie, avec çà et là des tentes d'esquimaux. Cette vue d'ensemble est certainement magnifique.

Nous voguions l'espoir dans l'âme ; je ne le cacherai pas, nous pensions aussi fortement à la chère Communauté de Chesterfield que nous quittions. Celle-ci, par ses prières ardentes, a-t-elle renouvelé le prodige de sainte Scholastique à l'égard de son frère saint Benoît ? Je l'ignore, mais ce que je sais c'est que, à peine avions-nous contourné la pointe qui nous sépare de la grande rivière Inlet, déjà le bateau ballottait en tous sens, à tel point que sur le pont il fallut tout attacher et que nous-mêmes, pour n'être pas lancés par-dessus bord, nous devions être constamment sur nos gardes.

Par prudence, Monseigneur décida de rebrousser chemin, et c'est ainsi qu'il nous fut donné de jouir, douze heures de plus, de la compagnie de nos chers Pères et Frère de Chesterfield Inlet.

Le vent baissait. Aussi, le soir même de cette tentative de départ, nous remontions à bord et le lendemain, dès le petit jour, nous quittions la Mission, au moment même où la cloche de la Chapelle commençait, par ses tintements, à annoncer le grand mystère de l'Incarnation.

Le temps était couvert. Au large, le vent était encore violent, mais bientôt, à la satisfaction de tous, il se mit à diminuer. Notre bateau berce bien encore un peu, mais il n'y a pas à craindre le mal de mer ni les dégâts pour les objets que nous devons laisser sur le pont. tels que barils d'eau douce et provision d'essence pour alimenter le moteur qui brûle un gallon par trois milles.

Nous suivons la côte à quelque vingt milles de distance. Notre distraction est d'admirer les beautés de la nature. Quoique dénudé, le pays a ses attraits : en effet, les rochers prennent toutes sortes de formes et de couleurs, surtout au soleil couchant, et nous nous ingénions même à leur prêter d'autres aspects, l'imagination aidant ! De temps à autre, la vue de phoques et de baleines blanches vient encore ajouter à notre distraction. Si, à tout cela, j'ajoute que, outre ma fonction d'ingénieur, je cumule celle de cuisinier, l'on admettra que le temps devait passer vite. Cinq fois le jour, j'allumais le poêle à essence, d'abord au lever, vers les 2 ou 3 heures, pour faire un bon café fort, puis pour les trois repas, et enfin au coucher, pour le thé que les Esquimaux apprécient autant que les Blancs. A cela succédaient le lavage des ustensiles et le petit ménage qui, à tout compter, prend quelques heures sur la journée. Aux jours de gros temps, alors que j'avais peine à tenir la queue du poêlon, ou à nous tenir nous-mêmes, le menu était fort simple, je vous assure !

Vers les 7 heures du soir, nous étions en vue de Fullerton. Vu la violence du vent, nous cherchons, pendant près d'une heure, un abri pour la nuit, côtoyant nombre de petites îles et passant d'une baie à une autre, lesquelles forment comme des corridors ou grands vestibules. C'est dans l'un de ces derniers que nous jetons

l'ancre. Aussitôt le vent souffla en tempête. Bien qu'il n'y eût rien à craindre de la part des vagues du large, nous étions cependant exposés au vent, en dépit des rochers qui nous entouraient, car ces rochers ne portent aucune végétation et permettent au vent, et ce fut ainsi ce soir-là, de nous arriver presque aussi fort qu'en plein large et de menacer de tout rompre.

La situation était moins que rose, croyez-moi. Monseigneur, dont le dévouement est sans bornes, qui souvent assume le travail le plus dur, les fatigues, les longues veilles, résolut alors, sans que personne le sût, de passer la nuit au guet, afin de s'assurer que le « Thérèse » ne glisserait pas sur ses ancres et qu'il n'irait pas se briser sur les récifs.

Au réveil, c'est la tempête qui continue ; impossible de laisser le port d'occasion. Nous en profitons pour descendre au rivage et visiter un ancien poste de Police montée, abandonné depuis pour un endroit plus favorable ; quelques-uns prennent de longues siestes réparatrices ; d'autres font cuire la galette ou vont à la recherche d'une nouvelle provision d'eau douce. Bref, la journée passe rapidement. Sur le soir, trois Esquimaux chassant dans les parages viennent sur leur petit bateau à vapeur rencontrer Mgr Turquetil. Ils étaient également en route pour Southampton. Le chef de l'équipage, qui se nomme Laki, nous donna des renseignements précieux et sur la route à suivre et sur les endroits où nous pourrions nous mettre à l'abri en cas de gros temps. C'est un excellent catholique et il me parut fort intelligent et expérimenté. Comme la tempête diminuait, le lever du lendemain fut fixé à deux heures et demie.

Avant de prendre notre repos, nous fîmes une ardente prière à l'Etoile de la mer, car c'était demain que nous devions entreprendre une traverse de plus de 80 milles, sans espoir de pouvoir nous mettre à l'abri avant le soir suivant. Vers 11 heures donc, chacun s'installe dans son lit improvisé ; cinq se contentant du compartiment où se trouve le bagage et Monseigneur et moi occupant les deux petits lits placés de chaque côté du moteur,

lits qui durant le jour servent de bancs, de table à manger, de bureau à Monseigneur. Si, durant la nuit, l'odeur se dégageant de l'engin prend trop à la gorge, on n'a qu'à ouvrir une trappe servant de porte à l'extérieur ; tant pis si, sur le matin, l'air devient trop vif !

Le 29, à l'heure convenue, le réveil sonne. Chacun est sur pied. L'ancre est levée. D'un tour de clef et par la pression du pied, le moteur est mis en mouvement et « filez, filez, ô mon navire ! »... Chemin faisant, nous ne tarissons pas sur le perfectionnement du moteur. Il possède démarreur automatique, est d'un fonctionnement très simple, active une installation électrique au moyen d'un générateur et d'une pile « Delco », qui fait partie de l'engin. Il a fait l'admiration de bon nombre de visiteurs ingénieurs ; sur une dizaine de bateaux du genre du nôtre, aucun ne possède ces améliorations ou perfectionnements. Aussi, les Esquimaux qui croyaient jusqu'alors qu'il n'y avait que la « Baie d'Hudson » qui pût posséder quelque chose à la dernière mode, en restaient ébahis. J'ajouterais même que, dans cet ordre d'idées, Monseigneur se grandit à leurs yeux en ayant un bateau si parfait.

Au départ, l'ordre à l'ingénieur était : petite vitesse. Il s'agissait en effet de contourner nombre d'îles et de récifs. Après une heure de ce mouvement, l'ordre : grande vitesse, est donné. Maintenant, nous sommes au large ; la température est clémente, les vagues sont modérées. Tout annonce du beau temps. *Deo Gratias !* Nous ne manquons pas d'y voir une intervention de sainte Thérèse, la Patronne des Missionnaires, et particulièrement des missions en pays esquimau.

Le bateau est pointé vers l'est, franc vers la haute mer. Rien ne fut négligé pour le succès de l'entreprise : la boussole est en place, le loch file en arrière du navire et permet de calculer la distance parcourue, une carte marine de la baie d'Hudson est affichée bien en évidence dans la cabine de l'ingénieur et elle porte non seulement les profondeurs mais encore les récifs et les écueils. Pour une circonstance si solennelle, Monseigneur lui-

même est à la roue. Déjà les rives s'effacent derrière nous ; bientôt nous sommes en haute mer, ne voyant plus que le ciel et l'eau. C'était impressionnant au suprême ! Songez... Ce bateau de 42 pieds lancé en mer, faisant claquer au vent le drapeau fleurdelisé attaché au grand mât, et allant porter secours à deux Oblats qui, depuis vingt-cinq mois, n'avaient reçu de l'extérieur ni aliment ni visite de confrères. Moins que jamais, je ne regrettai alors le sacrifice que, malgré mon âge et mes quelques infirmités, l'on m'avait demandé en venant, durant cinq mois, vivre de cette vie et aider à ces missions pénibles.

Chemin faisant, nous nous posions bien des questions, surtout celle de savoir si nous arriverions droit en ligne à Southampton. Aucun des Esquimaux qui nous accompagnaient n'avait encore fait ce trajet directement et, disait-on, c'est la première fois qu'un bateau de si faible dimension se risquait à faire traversée si audacieuse. Pour le moment, tout va bien. Le moteur ronfle régulièrement et le bruit de métal uni aux secousses explosives des essences, adouci par l'eau qui le refroidit lentement, ressemble plutôt au bruit d'un monoplan perdu dans les airs. A midi, rien n'apparaît encore à l'horizon. L'anxiété grandit alors que les Esquimaux nous assurent que nous sommes bien en dehors de notre chemin. Monseigneur, autant pour se reposer que pour consulter le loch et la carte marine, passe la barre au P. CLABAUT qui remplit sa charge à merveille. Tout à coup, une voix forte et triomphante s'écrie : « Je vois la terre ! » Il était environ une heure.

Par un beau soleil, nous pouvons en effet distinguer, à l'aide de la jumelle, à près de 25 milles, le cap Kandall, à l'extrémité de l'île de Southampton. Les Esquimaux sont dans l'étonnement. Tous respirent à l'aise, surtout Mgr TURQUETIL, sur qui reposait pour ainsi dire toute la responsabilité de l'expédition. A 3 h., nous sommes en face de l'île que nous côtoyons cependant très au large, vu les récifs nombreux qui la bordent. Nous pointons sur le cap Low, que nous dépassons à 6 heures

Maintenant que nous ne perdons plus la terre de vue, notre pilote esquimau se met à la roue. Jean, c'est son nom, n'a pas le pied marin. Au cours de la traversée, il paya souventes fois son tribut à la mer, et, quand le temps lui était favorable, il s'exerçait au tir sur les phoques, les baleines blanches, les oies, les canards et les mauves qui ne se comptaient pas.

Tournant un peu vers le nord, nous brûlons toujours les distances par une température idéale. Pour un pilote inexpérimenté, il y aurait ici plus d'un danger à courir ; en effet, vu les minéraux ferrugineux et le pôle magnétique qui est près, le compas s'affole et son contrôle devient difficile ; mais Monseigneur s'y entend, fait les rajustements exigés et personne n'est inquiet. Vers les 9 heures, après avoir pris une dernière tasse de thé, prudemment nous gagnons la côte pour y passer la nuit. De sondage en sondage, nous parvenons à un endroit favorable pour y jeter l'ancre. Le loch inscrivait : de Fullerton, 170 milles, et de Chesterfield, près de 250. Il était 11 h. du soir.

Le lendemain, samedi, 2 août, à 3 h. précises, après un sommeil d'à peine quatre heures, ce qui n'était pas un luxe après une journée si remplie, nous appareillons à nouveau. Le temps est clair et la mer absolument calme. Quelques nuages teintés de rose pâle et de jaune faisaient présager une température idéale. C'était merveille, à cette heure matinale, de contempler les rochers de granit rouge clair, brun, gris, vert, jaune pâle, ou blanc comme neige, sur lesquels les feux de l'aurore se reflétaient et leur donnaient toutes formes et dimensions. Quel panorama féerique ! Comme toutes les jouissances d'ici-bas, celles-ci furent de courte durée. Un brouillard intense nous enveloppa bientôt et plaça comme un mur autour de notre embarcation. Le pilote monte au mât, scrute l'horizon et annonce que nous sommes dans un champ immense de glaces. Nous diminuons la marche ; dans quelques instants, nous arrêterons complètement. Vers midi, le brouillard se dissipa et nous constatons que de tous côtés où les yeux se portent

ce ne sont que glaces aux formes les plus bizarres et les plus variées. Que faire ? Monseigneur, inquiet, consulte ses Esquimaux et il est décidé de continuer la marche, très lentement cependant, afin de ne pas heurter trop fort ces intruses du cercle polaire ! Après 3 heures d'efforts constants, nous sommes libres des glaces et nous lançons le « Thérèse » à pleine vitesse sur une mer d'huile, par un temps relativement chaud.

Les nerfs tendus jusqu'alors se desserrent ; l'équipage est à la joie. Le souper se prend sur le pont ; les mots pour rire pleuvent de toutes parts : c'est un véritable pique-nique, comme au temps du noviciat ! Ce fut l'une des plus belles heures de notre navigation, que nous appréciions d'autant que nous en avions été privés depuis assez longtemps ; l'un se permit même de dire que nous avions ce soir-là la plus aimable des belles-mères ! ! ! Pour mettre le comble à notre détente d'esprit, un énorme morse vint se balader tout à côté du bateau. Ce fut à qui lui cracherait la première balle... Nous avions affaire à un morse bien gentil... En effet, afin, probablement de fournir à tous l'occasion de s'exercer au tir, il se laissa voir à plusieurs reprises. Mal lui en prit. « Celui qui ne fuit pas le danger y périra. » Une balle l'atteint ; une seconde fait jaillir du sang en abondance et une dernière lui fait faire le plongeon. Nous étions à déplorer le malheur que nous n'ayons pas pu nous emparer de cette proie, la disputant ainsi à la mer, lorsqu'un coup de fusil sur notre gauche nous fit retourner vivement. Il venait d'un petit bateau ancré à quelques brasses du rivage. Nous hissons le drapeau et à grande allure nous nous dirigeons vers lui.

A notre surprise, au lieu d'un, nous trouvons deux bateaux, des baleinières, attachés l'un à l'autre. Les occupants étaient en train de prendre leur souper. Que je voudrais être artiste pour vous dépeindre la scène qu'il nous fut donné de voir ! En ces deux embarcations, il y avait près d'une vingtaine d'Esquimaux : leur teint est fortement bronzé et reluisant ; aucun ne portait de chapeau ; les femmes avaient sur leur dos de jolis pou-

pons. Hommes, femmes et enfants, à qui mieux mieux, étaient à manger de la viande crue qui, une fois dans leurs dents, était coupée avec un couteau. Cela avait l'air très appétissant... pour eux ! Les baleinières étaient à moitié remplies par les tentes, les voiles, des sacs de toutes dimensions, la batterie de cuisine et par quantité de boîtes. Le reste servait aux occupants, ainsi qu'à une quinzaine de chiens entassés dans tous les petits endroits libres.

L'abordage fait, les Esquimaux sautèrent sur le « Thérèse » pour serrer la main à Monseigneur et à tout l'équipage. Après l'échange des poignées de mains, ce fut celui des nouvelles. Monseigneur leur offrit du thé qu'ils acceptèrent avec beaucoup de reconnaissance. N'ayant pu se servir du loch à cause des glaces et ignorant par conséquent la distance franchie, Monseigneur leur demanda si nous étions encore loin de Southampton. Ils nous apprirent que nous n'étions qu'à une trentaine de milles, alors que nous croyions en avoir près de cent. Même l'un d'eux s'offrit de nous piloter, surtout pour notre entrée dans le port. Nous acceptons avec plaisir son offre alléchante et nous l'installons avec sa femme et son mioche.

Le « Thérèse » repart donc allégrement par un des plus beaux crépuscules qu'il nous fût donné de voir dans le Nord. Vers 9 heures, nous allumons les lumières rouge et verte du bateau. Cela présage l'arrivée. Bientôt, nous distinguons les phares du poste. Encore quelques instants et nous jetterons l'ancre. Lentement, majestueusement, semblant comprendre sa haute fonction, le « Thérèse » avance vers le port tant désiré. Le timbre sonne ; le moteur est arrêté. Nous sommes rendus à destination. *Deo Gratias !*

Notre attention est aussitôt attirée par un autre bruit de moteur : ce sont des commis de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui viennent saluer Monseigneur et ses compagnons. Nous prenons place dans leur embarcation et en quelques minutes nous touchons le quai.

Tout le poste de Southampton était sur pied. Depuis

deux heures, le bruit inconnu pour eux de notre moteur leur avait laissé à entendre clairement que c'était nous, depuis si longtemps promis, qui arrivions enfin. De tout ce monde, aucun ne parlait ni ne bougeait. Ç'aurait été le temps de faire la boutade suivante : « Un grand silence se fit entendre. » C'était un silence fait de respect et d'admiration, à n'en pas douter. Nos deux chers Pères THIBERT et FAFARD sautent dans nos bras et reçoivent une étreignante accolade fraternelle. Pensez donc : depuis deux ans au delà que ces Pères étaient seuls au milieu des Esquimaux sans pouvoir donner de leurs nouvelles ni recevoir de secours. C'était surtout pour eux que Mgr TURQUETIL avait remué ciel et terre, afin de se procurer un bateau pour aller les visiter. Le rêve était réalisé ! !

Tour à tour, les Esquimaux se présentent pour donner la main à Monseigneur et échanger quelques mots ; puis, tous nous nous dirigeons vers la chapelle qui est à quelques cents pieds du rivage, pour rendre grâces à Dieu qui nous permit d'arriver sains et saufs, par l'intercession de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus devant la statue de laquelle, depuis plusieurs jours, brûlaient des lampions pour le succès de notre voyage, car, par la radio, les Pères avaient, au printemps, appris que Monseigneur irait les voir sur un bateau qu'il se procurerait. C'était le 2 août, un samedi.

Le lendemain, les offices à la chapelle furent célébrés avec beaucoup de solennité. Cependant manquaient à l'appel, pour être retenus sur une île et ailleurs, à une vingtaine de milles, plusieurs Esquimaux dont quelques-uns devaient recevoir la Confirmation. Monseigneur me décida d'aller les chercher. Lundi, vers 8 heures du soir, Monseigneur monta à bord accompagné des Pères THIBERT et FAFARD et de trois Esquimaux. La température était idéale et tout alla si bien qu'à 11 heures nous étions en face de l'île. La chaloupe est mise à la mer et Monseigneur se rend au rivage, avertir les intéressés et leur donner rendez-vous au bateau pour 3 heures du matin. Au temps marqué, arrivèrent sur une balei-

nière une vingtaine d'Esquimaux : hommes, femmes et enfants, avec tentes, provisions pour quatre ou cinq jours. A 6 heures, nous étions de retour au poste. Dès leur descente, les Esquimaux échelonnèrent vivement leurs tentes sur le rivage. Cela donnait encore plus de vie au petit village.

Mercredi 6, vingt-trois reçurent la confirmation. La cérémonie commença par une instruction et se termina par la réception de ce grand sacrement. Dans l'après-midi, il y eut banquet (?) et remise de souvenirs par Monseigneur. Comme les Esquimaux l'aiment et le vénèrent ! Aussi faut-il le voir à l'œuvre pour dire qu'ils ont parfaitement raison d'en agir ainsi. Sa patience à les supporter est héroïque. Les soigner de ses mains, leur donner nourriture et vêtements, toujours avec une bonne parole, lui sont choses journalières ; il est vraiment le bon Pasteur qui connaît ses brebis et que ses brebis connaissent. Nul étranger de passage qui ne vienne le saluer et le consulter. Nulle difficulté qui ne soit réglée à l'amiable. Une parole de son cœur d'apôtre éclaire, réchauffe et convertit ! C'est qu'il se dépense sans compter, qu'il se donne ; et aussi réussit-il.

Le reste du jour se passa en préparatifs pour le voyage de retour à Chesterfield. L'homme propose et Dieu dispose. Le lendemain et les jours suivants, il venta si fort qu'il nous fut impossible de quitter Southampton avant le samedi 9 août.

Monseigneur annonce le départ pour 8 heures du soir et avertit les Esquimaux que nous étions allés chercher quelques jours auparavant que, chemin faisant, nous les laisserions à leur île. En une heure, ceux-là avaient plié leurs tentes et amassé leurs bagages et disposé de tout dans leur baleinière. Au retour, le P. Thibert prend la place du P. Clabaut qui le remplacera à Southampton alors qu'à son tour il remplacera à Pointe Esquimau le P. Pigeon qui, pour se rétablir, ira sous un climat plus clément.

Le « Thérèse », orné de son drapeau, attend dans la rade. Tout est prêt. A voir le va-et-vient, on dirait

que tout Southampton doit partir. En effet, il ne restera que quelques Esquimaux, les employés de la Compagnie et nos deux vaillants missionnaires qui seront, à notre départ, témoins d'un spectacle inoubliable. La baleinière avec ses passagers est retenue par un long câble à l'arrière de notre bateau. Le bateau de la Compagnie précède le nôtre. Les PP. Fafard et Clabaut, ainsi que le Docteur et les principaux employés de la Compagnie, montent à notre bord. Lentement, le « Thérèse » laisse le port, contourne quelques récifs, puis prend sa marche régulière, laissant derrière lui le beau poste de Southampton échelonné au fond d'une baie. Un beau coucher de soleil venait jeter sur ce panorama ses reflets de toutes couleurs ; rien n'était plus magnifique !

Après un parcours d'une couple de milles, les deux bateaux se rapprochent, diminuent leur marche afin de permettre aux aimables visiteurs qui avaient voulu prolonger l'entretien avec nous de prendre place sur le bateau de la Compagnie, mais non sans qu'ils aient reçu auparavant, de notre part, le témoignage non équivoque de notre reconnaissance et que les chers Pères, en une chaude accolade fraternelle, aient senti tout le regret que nous éprouvions de les quitter.

Pendant que le « Thérèse » reprend sa marche triomphale, nos bons amis de Southampton, emportés par leur bateau, s'éloignent en faisant retentir les airs de « Vive Monseigneur » et de hourras bien nourris et souvent répétés que les échos transportèrent bien loin.. , bien loin, au delà des montagnes et des vallons. Bientôt, les ombres voilèrent à nos yeux ceux qui venaient de nous laisser ; il ne nous restait plus que le souvenir bien doux de ce que nous avions vu et entendu, en même temps que l'espoir de les revoir, l'an prochain.

Sous le charme de ces souvenirs, le temps parut bien court et nous fûmes presque surpris d'être en face de l'île où nous devions laisser la baleinière en remorque. Une trentaine de tentes bordent le rivage où il semble, à la vue de notre bateau, y avoir beaucoup d'animation. Tout doucement, on arrive à une profondeur pour y

mouiller notre bateau et rendre à l'île ses habitants ; c'est un va-et-vient indescriptible entre le « Thérèse » et la rive.

Onze heures viennent de sonner. Tout est prêt pour la continuation de notre voyage. Cependant, une famille qui se rend à Winchester Bay demande à s'installer et s'installe sur le bateau avec tout son avoir : chaloupe, barils, boîtes, peaux à sécher, cordes de nerfs pour attelage, morceaux de phoques mis en boîtes de bois et huile de phoque placée dans des récipients en peau crue des outres. Ajoutez à cela quatre chiens qui se blottissent au fond de la chaloupe et qui feront la traversée sans recevoir aucune nourriture... En passant près de tout cela il ne fallait pas avoir l'odorat trop fin !

Aussitôt en marche, chacun s'installe pour la nuit, exception faite du pilote et de l'ingénieur qui sont à leur poste respectif. Le temps est si favorable que l'on ne songe qu'à faire le plus de chemin possible. Dans l'avant-midi du 10, nous passons devant le Cap Low et, l'après-midi, nous doublons le Cap Kandall. Tout va à merveille. Le vrombissement de notre « Hall-Scott » est toujours régulier comme une horloge et ce bruit va se perdre dans le creux des rochers à des milles de distance. Sans arrêt, durant la nuit, nous entreprenons la grande traverse pour ne voir la terre qu'à Winchester Bay à 3 heures de l'après-midi, le 11 août. La famille esquimaude descend et nous poursuivons notre route vers Chesterfield en suivant la côte. A 10 heures du soir, nous étions ancrés dans ce port, après avoir établi un véritable record : 48 heures avaient suffi pour franchir les 330 milles de Southampton à Chesterfield Inlet.

Ainsi se terminait cette randonnée de 700 milles. A la Mission, nous fûmes reçus à bras ouverts. Chacun voulait avoir des nouvelles des chers Pères de là-bas. La conversation se prolongea fort avant dans la nuit. Alors que tous reposaient, je me disais, en attendant le sommeil qui chez moi tardait à venir : « Quelle œuvre de dévouement apostolique que celle de ces missions du Nord chez les Esquimaux ! » Combien de jeunes gens,

qui se sentent capables de sacrifices pour le bien de leur âme et celui de leurs frères, assez de dévouement pour supporter les jeûnes et les fatigues, assez de vues surnaturelles, de grandeur d'âme et d'oubli d'eux-mêmes, seraient heureux, s'ils voyaient une fois dans leur vie le bien qu'ici l'on peut faire, de se donner à Dieu et de devenir non seulement prêtres, religieux, missionnaires mais encore de ces « Apôtres inconnus », c'est-à-dire de ces Frères, Religieux, Missionnaires que les pays de missions réclament à grand cri et que, notamment, Mgr TURQUETIL, le vénérable et dévoué Préfet apostolique de ce pays des Esquimaux, recevrait avec reconnaissance !

Frère F.-X. PELLETIER, *O. M.I.*

Cap de la Madeleine, le 8 décembre 1930,
En la fête de l'Immaculée Conception.

VICARIAT DE WINDHOEK

Lettre de Mgr Gotthardt au Secrétariat des Missions.

Windhoek, le 15 novembre 1930

Notre travail a été rendu bien difficile en 1930 par la dépression économique qui pèse sur le pays. Deux causes ont contribué à produire et à compliquer cette situation.

La première, c'est que les mines de cuivre, d'étain ou de diamants ont complètement cessé de travailler ou diminué de beaucoup le nombre des ouvriers. La conséquence en est que des centaines d'Européens et des milliers de noirs sont sans travail et sans pain.

La seconde est encore plus funeste : c'est la terrible